

**Éloge funèbre prononcé par Mgr Éd. Massaux, recteur,
à l'occasion du décès de M. J. Bogdanowicz, chargé de cours
à la Faculté de Médecine (22/VI/1971)**

Cette brusque disparition, qui nous a tous frappés, au point que nous ne pouvons pas encore y croire, nous remet en face du mystère de la mort. Pour les âmes à faibles préoccupations religieuses, hésitantes entre les négations et la foi, la mort présente souvent un caractère heurtant. Le croyant convaincu et fidèle qu'était le cher disparu, nous invite à considérer la mort sous son vrai jour et à saluer en elle la plus haute espérance. La vie humaine compte deux phases : l'une éphémère, l'autre éternelle. La mort sépare, ou, plutôt, unit ces deux phases; elle n'est pas une fin. Depuis que le Christ est ressuscité, elle marque en réalité le commencement de la vraie vie. Notre existence en appelle constamment, à chaque instant, à l'éternité; depuis notre baptême, elle en porte le sceau, elle en contient le germe. Celui qui nous a quittés, était trop lucidement chrétien, pour qu'il ait considéré sa mort comme une vulgaire et désespérante loi de la nature; il connaissait au contraire sa vraie mission de vic.

C'est un homme équitable et humble, je puis en témoigner, cherchant le droit chemin plus encore avec son cœur qu'avec sa raison, un défenseur ardent de la vérité et des causes justes, un modèle de charité et de foi qui nous a quittés.

Georges Bogdanowicz était né en Pologne à Varsovie le 18/III/1924. Son père, décédé il y a quatre ans, était professeur de pédiatrie à la Faculté de Médecine de l'Université de Varsovie; sa mère, toujours en vie, était inspectrice des écoles gardiennes au Ministère de l'Éducation nationale à Varsovie. Tant du côté paternel que du côté maternel, le Docteur Bogdanowicz comptait

une pléiade de personnalités remarquables par leur intelligence, leur dynamisme, leurs qualités morales exceptionnelles. Il ressemblait très fort à son père dont le désintéressement était connu et le caractère très humain proverbial.

Un de ses amis nous l'a décrit, au début de ses études secondaires, comme physiquement robuste, très sensible, timide et modeste, mais dont l'intelligence brillait et dont l'idéalisme élevé, expression de son milieu familial, était reconnu de tous.

Lors de l'invasion allemande en 1939, il achève ses études secondaires en participant aux cours clandestins organisés sous l'occupation allemande qui avait supprimé l'enseignement moyen. Il y conquiert son diplôme de maturité en juin 1942. Pendant les années 1942 à 1944, il suit les cours des deux premières années de médecine à la Faculté de Médecine de l'Université Clandestine de Varsovie.

Dès le début de l'occupation allemande en 1939, il a pris part activement au mouvement polonais de résistance, tout d'abord en organisant une section de scouts utilisée par les services d'espionnage, ensuite en participant aux actes de diversion et de sabotage et aux services de l'instruction militaire dans les cadres de l'Armée Secrète Polonaise. A la suite d'une série d'arrestations, il devient, en 1943, commandant en second d'une unité de résistance. A ce moment, sa personnalité s'affirme clairement : on peut compter sur lui de façon absolue.

Du 1/IV au 5/X/1944, il a participé au Soulèvement de Varsovie, et a reçu, à la date du 4/X/1944, le grade de sous-lieutenant de l'armée polonaise. C'est au cours de cette insurrection qu'il fait la connaissance de celle qui allait devenir son épouse et qui, à ce moment, servait d'agent de liaison.

Après la capitulation de l'Armée Polonaise à Varsovie, il fut fait prisonnier de guerre en Allemagne. Libéré fin avril 1945 par les Armées Alliées, il fut enrôlé dans les Forces Armées Polonaises hors de Pologne. En novembre 1945, il a reçu de ses chefs militaires polonais l'autorisation de se rendre en Belgique pour y reprendre comme boursier du *Centre des Hautes Études Polonaises en Belgique* ses études de médecine interrompues en juillet 1944.

C'est donc en novembre 1945 qu'il reprend ses études de médecine à notre Université; le 13/VII/1949, il y obtint son diplôme de médecin à titre scientifique qu'il put faire légaliser le 27/VII/1956, devant le Jury central de Bruxelles, grâce à la loi du 13/V/1955 sur l'équivalence des diplômes au profit des réfugiés politiques. Dès juillet 1949, le Professeur Hoet, chef de service de Médecine interne aux cliniques universitaires, l'acceptait comme assistant dans son service. Après sept années, il obtenait le diplôme de spécialiste en médecine interne. Il était actuellement chef de clinique du service de Médecine interne, président de la commission des stages à la Faculté de Médecine, chargé de cours à cette même Faculté, membre suppléant du collège de médecine du Ministère de la Santé publique, membre correspondant de la Société belge d'Endocrinologie, membre correspondant de la Société belge de Médecine interne. Il venait d'être proposé à la nomination de professeur.

Il nous faut maintenant tenter, si la chose est possible, d'indiquer la place immense que celui que nous venons de perdre, occupait à la Faculté de Médecine et à l'Hôpital, et de dépeindre sa haute stature morale.

Le Docteur Bogdanowicz, tout en étant sans contredit la cheville ouvrière du service de Médecine interne, était peut-être davantage celui qui favorise l'esprit d'entente. Il avait en mains toute l'administration journalière du service, mais son rôle ne se bornait pas à répartir les assistants et les externes; en réalité, le Professeur Lavenne n'a pris — comme il me l'a affirmé — depuis trois ans, aucune initiative importante dans le service, sans lui avoir demandé préalablement son avis; il préparait avec lui toutes les réunions du service et lui a été d'un grand secours dans toutes les options à prendre concernant les rapports entre les diverses spécialités de la Médecine interne; le plan de fonctionnement de la Médecine interne à Woluwé-St-Lambert a été en grande partie inspiré par lui et adopté grâce à ses efforts. Toujours à la base des innovations, jamais il n'acceptait de paraître au moment de leur consécration. Œuvrant dans la discrétion, charpentant, soutenant, articulant les efforts des uns et des autres, il avait tissé patiemment une trame qui était devenue la substance même du service interne. De même, au Comité médical, dont il était la cheville ouvrière, il œuvrait dans l'ombre pressant les uns à suggérer des initiatives, conciliant les points de vues, animant l'entraide et disparaissant aussitôt que ses efforts étaient récompensés. Une telle générosité doublée d'autant de discrétion ne pouvait manquer de marquer le cercle dans lequel vivait Georges Bogdanowicz, d'une empreinte indélébile et de lui susciter des amitiés profondes.

Mais, dans le service, il avait su imposer son rôle d'arbitre et souvent de *Monsieur bons offices* parce qu'il unissait à ses qualités d'administrateur, une compétence médicale que personne ne contestait et un dévouement à l'intérêt de l'ensemble du groupe, sans qu'on puisse jamais le soupçonner de poursuivre un intérêt particulier; Georges Bogdanowicz n'avait que des amis et ce n'était pas faute de caractère, car il avait à la fois assez de fermeté et de diplomatie pour faire triompher le point de vue qu'il estimait utile.

Il travaillait dans l'ombre à la mise au point de compromis vis-à-vis desquels la plupart s'inclinaient, parce qu'ils étaient élaborés par lui, l'intègre. Jamais, il n'avait d'attitude passionnée, jamais on ne percevait chez lui de trace de rancune.

Il est presque impossible de relever toutes les hautes qualités d'homme du Docteur Bogdanowicz, et pourtant il n'est que justice que nous essayons aujourd'hui, au risque d'en oublier, de les relever afin qu'elles soient pour nous tous un exemple vivifiant.

Indulgent, mais jamais médisant, Georges Bogdanowicz préférait se taire plutôt que de dire du mal de quelqu'un, ou bien il en relevait les qualités, en omettant les défauts. Il était néanmoins extrêmement perspicace et bon psychologue, connaissant fort bien les problèmes des hommes, leurs travers, leurs vanités et il en tenait compte dans les décisions à prendre. Tous, depuis les collègues les plus âgés jusqu'aux stagiaires et aux étudiants, aux membres du personnel infirmier, administratif et technique, tous trouvaient près de lui une audience bienveillante. C'était le consultant au sens médical du terme, mais

aussi le conseiller qui intervient discrètement. Sa discrétion était absolue, n'ébruissant pas les nombreuses confidences qu'il recevait, ne disant rien de son travail à sa famille.

Que dire aussi de son désintéressement. Demander de l'argent ou des honoraires pour une prestation médicale lui paraissait impossible. Il suivait en cela la trace de son père. A quelqu'un qui lui demandait un jour les raisons de ce désintéressement matériel extraordinaire, il se contenta de répondre par son sourire aimable habituel, puis d'ajouter : « Je ne sais pas. Quand nous étions enfants, l'un de nous a parlé un jour, à table, d'un problème d'argent. Mon père, qui ne se fâchait pratiquement jamais, s'est mis dans un état de colère terrible, et a dit que ce problème d'argent ne pouvait plus jamais être abordé devant lui... ».

Georges Bogdanowicz était encore doué d'un équilibre, d'une sérénité, d'un sang-froid et d'une maîtrise de soi peu communs. Il n'était probablement pas un calme, malgré son apparence très flegmatique. Ses amis les plus proches ne l'ont jamais vu ni en colère ni déprimé. Au contraire, devant de graves épreuves de santé, il garde une sérénité impressionnante, allant jusqu'à écourter les périodes de convalescence pour retrouver son service et s'étonnant que l'on se préoccupe de lui.

Sa modestie résistait à toute pression. Alors qu'il y a plusieurs années, on lui faisait valoir qu'il devrait préparer une thèse d'agrégation, qu'il aurait faite avec brio, nous n'en doutons pas, il en discuta objectivement et posa simplement la question : « Expliquez-moi comment après ces années de travail de thèse, je serai un meilleur médecin ».

C'est qu'il avait un sens extraordinaire de l'échelle des valeurs. Il faisait les choses en fonction de leur intérêt, de leur valeur propre, mais pas en fonction de lui-même, de sa vanité ou de son intérêt personnel. Trop intelligent ou *philosophe* que pour être vaniteux, il faisait ce qu'il estimait bon pour le bien ou le bon fonctionnement de l'hôpital, ou de l'école de médecine, en choisissant de rester dans l'ombre.

Car il avait le sens de l'oubli de soi, dont il a donné une dernière preuve quelques jours avant sa mort. Alors qu'il était déjà malade, le 12 juin, il est allé à l'hôpital pour faire sa consultation, car il avait fixé des rendez-vous le même jour, le soir, il a quitté son lit pour aller voir un mourant ; le lendemain matin, il s'est levé pour travailler au projet d'organisation des stages en médecine...

* * *

En ce moment où Dieu nous a demandé le sacrifice d'un être cher, puissions dans le Christ le suprême courage. Certes notre douleur est immense, elle est inexprimable, elle pénètre jusqu'aux dernières profondeurs de nos cœurs comme l'affection qu'elle atteint.

C'est alors qu'en chrétiens, il nous faut unir à la protestation spontanée de la douleur, un signe de soumission, un simple mot d'acceptation. On souffrira à le prononcer, ce mot ; on semblera presque, en le disant, trahir sa juste douleur. Il n'en est rien : on la consacre, cette douleur, on la transforme ;

elle prend comme une mystérieuse douceur qui, d'amère et d'intolérable, la rend supportable. Il suffit pour cela de l'accepter dans la foi au Christ ressuscité.

En cette heure du plus grand brisement, tournons-nous vers le Christ; il nous donnera la grâce de croire au prix de la souffrance, à son rôle dans l'histoire de notre vie. Nous gravirons le cœur déchiré, mais soumis, les flancs du Calvaire, nous nous agenouillerons au pied de la croix. Jésus y meurt; sa mère est là : double souffrance, double acceptation de leur part à eux deux, qui s'adressent à la souffrance de ceux que Dieu sépare ici-bas.

Que notre douleur ne soit pas sans espérance; ceux que nous pleurons ne sont pas entièrement disparus; dès à présent, ils survivent là-haut; nous les retrouverons avec joie, un jour.

A Madame Bogdanowicz, à ses enfants et à sa famille, l'Université catholique de Louvain présente ses chrétiennes condoléances et exprime sa profonde affection et sa totale gratitude pour avoir été à côté du Docteur Bogdanowicz, un exemple de renoncement, de désintéressement et d'amour des hommes. A vous, Madame, qui m'avez dit que votre époux s'en était allé trop tôt, « car il pouvait encore faire tant de bien à tous ceux qui comptaient sur lui », va notre profonde et silencieuse admiration. Permettez-moi de demander une dernière chose à votre mari : « Qu'il nous donne de trouver dans sa vie, désormais inséparable de celle du Christ glorieux, l'élan nécessaire pour mener une noble et sainte existence à l'instar de la sienne en attendant de partager sa joie dans le royaume promis par le Christ à ceux qui l'aiment ».